

je ne réfute pas, je critique). Or, Prebensen poursuit et persévère: « Dans l'évaluation du travail d'un chercheur, ce sont les arguments de nature logique ou relevant de « l'observation » [pourquoi ces guillemets? la logique et l'observation sont bien le fondement de cette épistémologie: observation directe de l'objet réel, réflexion purement logique dégageant les propositions vraies sur cet objet] qui comptent au premier chef, ensuite les arguments plus vagues [concernant la formalisation, la représentation de ce double donné] en termes de simplicité ou d'élégance d'une théorie ou de la solution d'un problème. *L'idéologie ne compte pas comme argument, même pas si l'on peut démontrer où et comment elle fausse la vision du chercheur. C'est toujours le fait de prouver que cette vision est fausse qui compte.* » (je souligne, sauf 'fausse'). Dans l'univers empiriste, la critique et la dialectique sont exclues, le concept n'est que la formalisation de l'idée intuitive et Vraie, et l'idéologique – la présupposition historiquement inscrite par le mode de production au préconscient du sujet – ne revêt aucune importance; mais cette option implique bien entendu que l'*argument*, la *preuve*, la *logique* du débat scientifique relèvent d'une circulation spirituelle de valeurs universellement reconnues et amenant des échanges universellement nécessaires (étudier le rapport entre penser et peser dans le discours prebensenien); l'empirisme s'imagine que la *contradiction* des motifs ou des tendances est un conflit entre le Vrai et le Faux, et qu'elle se règle à coups d'arguments bien pesés, sous les yeux de l'Equivalent Général, le bon sens; il ne voit pas que cette contradiction est un travail historique, historiquement et intertextuellement déterminé, sur un matériau conceptuel historiquement « donné », et qui détermine les limites d'une science ou plutôt d'une scientificité se basant sur ce matériau (dans notre cas, le logocentrisme, la sémiologie, le naturalisme épistémologique); un travail qui ne vient pas de l'extérieur s'ajouter comme un commentaire au savoir authentique, mais qui ne cesse de marquer les processus analytiques et théoriques eux-mêmes, dans la mesure où ils doivent problématiser ces limites pour pouvoir poser les *questions* sans lesquelles tout serait idéologique.

Per Aage Brandt
Roskilde, octobre 1974

Réplique de Henrik Prebensen

La *Réponse* de Per Aage Brandt pose indirectement la question de la raison d'être de mon compte rendu.¹ Pour moi, un compte rendu a pour but de permettre aux lecteurs de juger si un livre peut leur être utile dans leur travail. Cela présuppose une certaine confiance dans le critique et dans la revue où paraît le compte rendu.

Il est évident qu'un auteur dont le livre a reçu un accueil défavorable, n'est jamais ravi. S'il veut annuler les effets de la critique, il peut essayer de rompre ce lien de confiance entre le critique et la revue d'un côté et les lecteurs de l'autre. Per Aage Brandt veut le faire en m'attribuant une attitude passionnée qui m'aurait rendu incapable de juger, en alléguant ma présence dans un jury chargé d'examiner sa candidature parmi une dizaine de postulants,² en mentionnant enfin tels ou tels aspects de son livre passés sous silence.

1: *Revue Romane* IX, 2.

2: Je n'ai pas le droit de rendre publics les termes de la proposition du jury, mais il n'est pas vrai que le jury ait conclu à l'inaptitude de Brandt à tout enseignement universitaire.

Sur ce dernier point, un auteur aura toujours raison. Le compte rendu ne pourra prétendre à l'exhaustivité; il cesserait d'être compte rendu à le vouloir. Le compte rendu de *L'analyse phrastique* n'est pas une exception, bien au contraire.

L'ouvrage de Brandt, bien sûr, voudrait parvenir à convaincre: de l'existence d'un problème et de la possibilité de le résoudre. Ce problème serait, sur un plan général, celui de l'existence d'une crise historique de la métaphysique logocentriste occidentale, et, plus particulièrement, celui de ses manifestations dans la science linguistique. La solution se trouverait, pour la linguistique, dans la «grammatique».

Dans mon compte rendu, j'ai dit que l'ouvrage ne m'a pas convaincu, ni de l'existence du problème, ni, *a fortiori*, de la solution proposée. J'ai avancé quelques-unes de mes raisons.

1. Le livre est mal écrit à tous points de vue. Il est par conséquent difficile de comprendre les termes dans lesquels Brandt pose son problème et essaie d'en esquisser une solution. Cette critique implique-t-elle une croyance dans l'existence «d'une écriture de la vérité», etc., etc.? Elle relève plutôt de la politesse élémentaire de la communication qui demande à un auteur d'éliminer toutes les sources de malentendus prévisibles et d'être assez explicite pour s'assurer que son message passe. C'est ce que nous demandons journellement dans nos cours. Je ne vois pas pourquoi nous aurions une autre mesure lorsqu'il s'agit d'un collègue.

2. J'ai ensuite critiqué Brandt d'avoir des connaissances trop insuffisantes en linguistique moderne pour pouvoir discuter utilement certaines questions fondamentales. Est-il besoin de répéter que les prolégomènes nécessaires à une étude critique des fondements d'une science sont tout de même qu'on ait acquis une vue correcte des théories et de la pratique de cette science? Le matérialisme dialectique ne suffit pas à la tâche, et Marx le savait très bien qui ne s'est pas contenté de lire quelques pages d'économie politique par-ci par-là avant d'écrire le *Capital*. La réponse de Brandt montre encore mieux que les exemples que j'ai cités dans mon compte rendu ou il en est dans ses recherches sur la crise de la linguistique. Lisez ce qu'il écrit sur le *métalangage*. Y a-t-il un concept derrière ce mot tel qu'il l'emploie? Il parle de la *Logique*, de *Hjelmslev*, d'*économie* et de *comptabilité*, de *présence du langage à lui-même* et de *discours moderne de la méthode*. Normalement on entend par métalangage – et je cite A. Badiou, qui se réclame du matérialisme dialectique, mais dont la définition ne diffère pas substantiellement de celle que donnerait n'importe quel autre mathématicien, logicien ou linguiste: «... tout ce qui est requis du langage courant (non formalisé), y compris la mathématique «intuitive», pour que les opérations syntaxiques et sémantiques puissent être rationnellement expliquées et pratiquées». ³ Chez Brandt, il ne reste que le mot creux, qui rend peut-être des services «idéologiques», mais ne produit aucune connaissance. Ou bien, lisez ce qu'il écrit de la *formalisation*. Pour lui, ses vertus résident dans le petit dessin mnémotechnique, alors que la formalisation dont je parle ne ferait que représenter, ne servirait pas à calculer et ne permettrait pas de raisonnement. Affirmation singulière!

3: A. Badiou: *Le concept de modèle. Introduction à une épistémologie matérialiste des mathématiques*. 1969, p. 55. Cf. p. cx. Gross & Lentin: *Notions sur les grammaires formelles*. 1967, p. 26 s.

Si Brandt avait lu, mais ce qui s'appelle *lu*, des ouvrages où l'on applique des méthodes formelles à des problèmes de langage concrets, il aurait appris que les formalisations fonctionnent à la fois comme des instruments heuristiques et comme des dispositifs « expérimentaux » (cf. Badiou, ch. 9 et 10), brefs comme des *instruments scientifiques* servant à produire des connaissances et non à représenter un « savoir donné », immuable.

Un dernier point, technique mais important, pour clore ce paragraphe. Brandt me demande s'il a raison, « oui ou non » (je choisis cet endroit parce que c'est un des rares où Brandt semble admettre l'existence de l'*argument*, de la *preuve*, du *vrai* et du *faux*), de parler d'une « distorsion chomskienne,⁴ reproduite par Ruwet,⁵ mais qui vient de Barbara Hall (Partee),⁶ des formules de Šaumjan-Soboleva ».⁷ Il s'agit de savoir si B. Hall Partee a « distordu » la notation de la grammaire applicative en disant qu'il est possible d'écrire l'opération d'application sous la forme

$$X \rightarrow \{X, Y\}.$$

La réponse dépend évidemment de ce que l'on entend par « distorsion », qui n'est pas un concept précis. Si établir entre deux ensembles d'objets formels (deux systèmes) des règles de correspondance permettant d'aller de l'un à l'autre sans perte d'information n'est pas « distordre », la réponse est *non*. Partee n'a pas produit une « distorsion ». Il est possible de prouver formellement cette assertion en construisant une grammaire qui soit fortement équivalente à la *relator grammar* de Šaumjan et qui utilise justement des productions de la forme proposée par Partee. Une démonstration formelle serait un peu fastidieuse à cet endroit, d'autant plus qu'elle n'est pas nécessaire. Il suffit – encore – de lire ce qu'il y a dans la littérature à ce sujet et à en juger d'après les indications bibliographiques de *L'analyse phrastique*,⁸ Brandt a eu les ouvrages nécessaires entre les mains.

Selon Šaumjan « the applicational model belongs (...) to the nonlinear abstract type of constructive systems which Curry calls ob-systems ». « The applicational model is an ob-system and the transformational model is a concatenation-system. »⁹ C'est effectivement de Curry que vient le terme (et l'idée) de *ob system* (*ob* est abrégé pour *abstract object*), système formel dans lequel les entités engendrées ne sont pas conçues comme des expressions, mais se laissent « objectify » comme « a tree diagramme or a normal con-

4: *Aspects*, 1965, p. 124 s. C'est Brandt, pas moi, qui – à propos de ce passage – fait de *derivation* l'objet direct de *find*, en écrivant : « comme si la dérivation était un phénomène directement offert aux yeux pénétrants des observateurs. » (*AP* 59). Mais il faut peut-être l'excuser de ce faux. N'ayant pas compris ce que veut dire *formaliser*, il n'a évidemment pu comprendre le passage d'*Aspects* invoqué et il a dû se construire un sens.

5: *Introduction*, 1967, p. 346.

6: *Language*, 40, 1964, p. 397 ss.

7: Voir Šaumjan, *Principles*, 1971, p. 329-30 et Brandt, *AP*, p. 58.

8: *AP*, p. 11, note 2, cite Curry: *AP*, p. 53, note 30, cite Šaumjan, 1971. A ce propos: Comment l'*AP* peut-elle être écrite en 1970, et surtout, comment le lecteur le saurait-il, puisqu'elle ne comporte aucune notice au lecteur à ce sujet et cite des ouvrages parus en 1972?

9: *Principles*, p. 330.

struction sequence»¹⁰. Curry oppose les *ob systems* aux *syntactical systems*, où les entités engendrées sont des expressions symboliques formant un sous-ensemble bien défini de toutes les expressions pouvant être obtenues à partir des symboles de base (le vocabulaire). Si les expressions sont des séquences (*strings*) formées à l'aide de l'opération de concaténation, on aura un *concatenation system*; si les expressions sont formées à l'aide d'une opération qui n'impose pas un ordre linéaire, on peut parler, comme le fait Chomsky, d'un «set system».

A lire Brandt et Šaumjan, on pourrait croire que l'opposition entre *ob systems* et *syntactical systems* est absolue. Cela est faux: «either of the two systems can be reduced to the other.»¹¹ Le *ob system* de Šaumjan peut donc être réduit à un *syntactical system* et Partee n'a fait que montrer comment on peut procéder à une telle réduction. Chomsky, enchaînant là-dessus, discute un autre problème, celui de savoir s'il faut préférer un *concatenation system* à un *set system*. Ce problème est d'ordre empirique.¹²

Il y aurait plus à dire sur les *ob systems* et les *syntactical systems*, notamment sur la question de savoir pourquoi Šaumjan a exagéré la différence, ainsi que sur le «platonisme» de Curry, qui voudrait que les *ob systems* permettent de «carry out the process of abstraction in a natural manner» et qu'ils soient «closer to actual thought».¹³ Ce «platonisme» se retrouve chez Šaumjan, et chez Brandt aussi dans l'*Idée* d'une structure «spatiale, non-linéaire» de la phrase, radicalement séparée de la ligne.

3. Enfin, j'ai montré que l'analyse syntaxique («phrastique») de Brandt n'est pas présentée dans un formalisme intelligible. En fait, de formalisation il n'y a chez lui que le mot, mais cela «porte prestige» comme Brandt le dit pertinemment lui-même. Ce défaut est regrettable. Car si Brandt nous avait donné la possibilité d'étudier sa syntaxe formelle (au lieu de nous réduire à la contemplation inactive de ses arbres «phrastiques» – en tant que «spécialiste en mathématique linguistique», j'aurais tellement aimé «gesticuler» un peu, mais je ne le puis), il aurait été possible de démontrer que cette syntaxe formelle se laisse transcrire en une vulgaire grammaire syntagmatique sans «distorsion», et cela d'autant plus que lui-même affirme, dans *L'analyse phrastique*, que son «opération est l'application, redéfinie»,¹⁴ ce qui rangerait son système parmi les *ob systems*.

*

Un mot pour terminer. Je n'ai pas discuté les idées de Derrida¹⁵ sur le prétendu ethno-logocentrisme occidental et sa crise historique. En fait, je suis très sceptique. Ce ne sont pas les «arguments» de Brandt qui m'auront convaincu. Derrida voudrait nous

10: H. B. Curry, *Foundations of Mathematical Logic*, 1962, p. 54.

11: Curry, op. cit. p. 60. Sur les *syntactical systems* voir pp. 32 et 51. Voir aussi Curry & Feys, *Combinatory Logic*, I, 1958, p. 26, 27, 37 et 105.

12: Chomsky, l. c., Šaumjan, l. c.

13: Curry, op. cit. p. 62. Curry & Feys, p. 276.

14: p. 97.

15: Il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'influence de Derrida sur l'ouvrage de Brandt, et ce jusque dans le vocabulaire. Il n'y a que le tour «toujours déjà» que je n'ai pas relevé dans *L'analyse phrastique*. On aurait pu parler aussi de l'influence de Althusser et des «Telquelistes».

persuader de l'existence de certains présupposés ou «pré-déterminations historico-métaphysiques». Brandt en reprend quelques-uns pour prétendre notamment que 1° la validité universelle attribuée inconsciemment par les occidentaux à l'écriture alphabétique, linéaire, ordonnée de gauche à droite, serait admise comme allant de soi par la linguistique. De là, Brandt tire l'idée d'une structure plus abstraite, spatiale, non-linéaire, de la phrase. Ce qu'il ne sait pas, c'est que les dispositifs formels dont se sert la linguistique sont invariants à ces «accidents» de l'écriture occidentale. 2° La prééminence de la voix vive, de la «parole originaire», dont l'écriture n'est que la représentation servile, prééminence qui est «la présence vivante de l'âme à soi dans le Logos, grâce au s'entendre parler», serait également admise par la linguistique comme allant de soi. De là vient la «critique» de Brandt à propos du concept de l'intuition du locuteur natif ou du grammairien. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'en linguistique, comme en mathématique, on parle de connaissance *intuitive* pour désigner une connaissance qui n'a pas été assise formellement, pour laquelle il n'existe pas (ou pas encore) de procédure de décision effective.

En mathématique, le concept de *nombre premier*, par exemple, n'est plus intuitif depuis l'Antiquité, puisque «le crible d'Ératosthène» constitue un algorithme permettant de décider si un nombre quelconque est premier ou non. Le concept de *nombre*, par contre, a relevé de l'intuition avant la formalisation de l'arithmétique.¹⁶

En linguistique, le concept de *proposition relative*, par exemple, est *non-intuitif*, alors que celui de *proposition relative restrictive* restera *intuitif* tant qu'on n'aura pas trouvé une procédure effective pour décider formellement de tous les cas. Le but de la syntaxe formelle, c'est de rendre le concept de *phrase* non-intuitif.

Quoi qu'il en soit, c'est une erreur grossière que de vouloir identifier l'intuition avec une sorte d'introspection psychologique, comme le fait Brandt, et de vouloir conclure que le concept d'intuition repose sur un prétendu présupposé logocentrique. Dans la mesure d'ailleurs où l'idée de l'ethno-logocentrisme et sa crise est une hypothèse *historique* sur l'évolution de la science linguistique, elle n'est pas fondée sur une documentation sérieuse.

*

Dans sa *Réponse*, Brandt veut à tout prix ramener ma critique à une querelle philosophique: Derrida, matérialisme historique contre empirisme, positivisme. Cela est compréhensible.¹⁷ Une telle interprétation lui permet de croire ma critique partisane et de sauvegarder ainsi certaines illusions. Mais il ne faut pas se laisser prendre au piège. Ce qui est en cause, c'est la compétence et les connaissances de Brandt dans un domaine bien précis, celui de la linguistique moderne, et la qualité du travail qu'il a fourni.

Pour ma part je considère cette discussion comme close.

Henrik Prebensen
Copenhague

16: Voir p. ex. Bourbaki, *Théorie des ensembles*, 1966, ch. 4, note historique, p. 75.

17: Et confortable. La position de Brandt est en effet celle d'un certain confort intellectuel. Il postule au départ que tous les arguments, toutes les preuves sont nuls, que la vérification n'existe pas et que dans une critique, c'est toujours le motif (la critique n'est jamais innocente, n'est-ce pas?), jamais ce qui est dit, qui compte (ou pèse). Cela est une position *inattaquable*, à proprement parler. Elle n'a qu'un inconvénient: d'être en même temps *indéfendable*.